

née d'ennemis : étant les adversaires de son époux, qui douterait que ce ne soient les siens !

Mon ami, nous resterions tout un jour devant ce site désolé ; tout le jour nous écouterions ce que nous disent les cançons espagnoles. Elles sont vraies, n'en doutez pas, vraies de la vérité poétique, de l'idéale, de celle qui s'exhalant des faits morts, ainsi que monte l'âme quand elle quitte un corps inanimé, va porter la vie dans les régions supérieures. Vous souderiez bout à bout cent morceaux de réalité, ils ne vous révéleraient rien. Bien plus, si nulle étincelle du cœur, si nul jet de l'esprit n'y viennent mettre la lumière, les faits eux-mêmes demeurent obscurs. Prenez-les dans vos deux mains, ces fragments inertes, avancez-vous avec eux dans les catacombes de l'histoire ; vous n'y verrez pas plus que vous ne verriez aux souterrains de Rome, si vous tentiez d'y pénétrer quelque ferraille antique au bout des doigts. L'idée seule illumine, car seule elle contient l'âme ; l'idée donne le ton juste, l'émotion des siècles, l'accord suprême ; l'idée éclaire la route, derrière comme devant ; c'est elle qui écrit les légendes ; et voilà pourquoi la légende, toujours nous dira le mot du passé.

Vous comprenez quelle piètre figure fait, à deux pas d'ici, l'arc de triomphe érigé par Philippe II : bâtisse étriquée, empesée, la médiocrité même, comme les idées et les œuvres qui sortaient de cet étroit cerveau.

Quand nous avons fini de côtoyer les murailles des Maures et de dire un dernier adieu, le cœur serré, vous pouvez m'en croire, à ces monuments de nos califes africains, nous allons chercher la cathédrale.

Elle nous paraît moins majestueuse, empâtée comme la voilà de constructions modernes, que vue de loin, ou de bas, ou de haut, assise en sa gloire par-dessus tout ce qui s'élève autour d'elle.

C'est mon église finale. Tenez-vous bien, je ne vous ferai grâce ni d'une chapelle ni d'un portail.

Justement nous voici devant la *Puerta de la Visitacion*. Regardez devant vous ce porche ouvragé, suivez les enroulements du cordon, montez avec le pilier qui sépare les battants, arrivez à la statue qui en couronne le faite. Voyez cette rosace au-dessus, et ces galeries aériennes dont les arcs se dentellent de grands trèfles, et les rangées de saints, immobiles dans la lumière ! Ne les aimez-vous pas chaque jour davantage, ces espaces austères et nus qui semblent un intervalle plein de grandeur au milieu des pompes du discours ?

Si nous entrons, l'abîme suspendu nous tient émerveillés. Là-haut ce sont des lignes de colonnettes jetées en un trait délicat, ce sont des fenêtrages formés d'un réseau de pierre, c'est la coupole, une étoile à jour, lancée au plus vif du ciel. Des piliers massifs, qui me font penser aux gigantesques colonnes de Thèbes l'Égyptienne, soutiennent la nef en ses profondeurs. Elle reste nue sauf trois statues dans leur encadrement brodé, et ces guipures, et ces arceaux qui vont se nouer dans les airs.

Le grand retable, l'œuvre des deux frères Roderigo et Martin de Laya, dresse au fond le tableau largement sculpté des douleurs de Marie. Le chœur qui se campe au milieu du parvis oppose son style bâtard et ses grecques réminiscences aux épanouissements de la pensée gothique. L'argenterie massive du temps des d'Arfé nous montre ses candélabres travaillés au marteau, toute une orfèvrerie

monumentale¹, tandis que les stalles des chanoines portent au dossier les scènes de l'Évangile, aux accoudoirs des animaux fantastiques, et que les deux sacristies, vieille et nouvelle, étalent à nos yeux leurs travaux exécutés par les religieux.

Vous l'avouerez, une fois l'habileté constatée ; une fois la candeur de l'idée et le fini de l'exécution appréciés à leur juste valeur, on trouve qu'au bout du compte tous ces chefs-d'œuvre se ressemblent. Ce sont les mêmes figures émaciées des mêmes saints demi-morts ; c'est toujours le père Adam, maigre, long, famélique ; toujours c'est la barque du Sauveur, une coquille de noix, ballottée par les mêmes flots, paquets de filasse ; les mêmes dragons font miroiter les mêmes écailles, ils redressent la même queue fourchue devant les mêmes solitaires épouvantés ; les diabolins étendent sempiternellement leurs ailes de chauves-souris sur un enfer burlesque ; le rire perd son timbre en répétant trop souvent les mêmes notes ; la naïveté finit par devenir niaiserie ; il n'est pas jusqu'aux prodiges d'un travail effrayant qui ne fatiguent l'œil par leur abondance uniforme ; ces trésors de détails essoufflent l'imagination sans apporter une idée à l'esprit. Tenez, appelez-moi du nom qu'il vous plaira, mais ces merveilles-là, très-incontestables, et nos admi-

¹ Après la conquête du Nouveau-Monde, l'argent abonda si fort en Espagne qu'on le comptait pour rien. Un comte d'Albuquerque possédait quatorze mille douzaines de services en argent. La *plateria* des églises s'accrut dans des proportions pareilles. Les *Arfé*, une famille d'artistes, ennoblissaient par leur travail toute cette orfèvrerie sacrée. Mais le malheur du talent, lorsqu'il s'attaque à des métaux précieux, c'est qu'on l'oublie pour ne se souvenir que de la valeur vénale des matériaux qu'il employa ; de telle sorte que, littéralement, on bat monnaie avec des chefs-d'œuvre.

rations, très-sincères, finissent toujours pour moi par un complet ennui.

Considérons un peu nos chapelles. Le cloître ressemble à tous les cloîtres, sauf les tombeaux des chanoines alignés le long des murs, et cette porte où l'on découvre le portrait de saint François d'Assise; belle tête saisie et reproduite par les ouvriers que regardait travailler le saint.

La Capilla del Rey Fernando confinait jadis au palais maintenant détruit. On y voit pour unique ornement un vieux coffre, formé de quatre ais, sans plus ni moins : le coffre, dit la tradition, que mon Cid remplit de cailloux et qu'il remit aux juifs, leur demandant en échange force doublons qu'ils lui prêtèrent. *La Visitacion* contient un sépulcre d'évêque, celui de don Alonzo de Carthagène; le prélat dort étendu, le visage tourné vers les cieux, absorbé dans l'attente. *La Presentacion* a son cénotaphe avec son fondateur, don Juan de Lerme, toujours l'air confit en vertu. *Sainte-Thècle* se glorifie d'un horrible retable en or, espèce de devanture papillotante à l'œil, nec plus ultra d'une richesse brutale. *Sainte-Anne* dresse le sien à l'écart, sombre, ingénu, taillé dans le bois; on y voit le patriarche Abraham couché de son grand long sur terre; un arbre généalogique lui sort de la poitrine et porte à chacune de ses branches quelque ancêtre du Sauveur. *La Capilla del Conetable*, prodige de goût, a fièrement découpé ses arceaux dans les airs; elle laisse courir parmi les rinceaux et parmi les guirlandes une troupe d'amours joueurs, hardis, leurs petits pieds jetés au hasard, dans toute l'ingénuité de la friponnerie enfantine.

Mon ami, nous avons vu, revu le dedans comme le dehors. Ce que j'aime le mieux de la cathédrale, je vais vous le dire; c'est elle-même, en bloc : cette masse imposante, dans

l'audace de ses flèches, dans la puissance de ses assises, enlevée sur le ciel, campée au milieu de la ville, avec les dards de ses aiguilles, si haut portés que les petits nuages qui floconnent dans l'azur vont, on le dirait, y accrocher leur duvet. Voilà ma grande impression, ma première, la meilleure, c'est la page qui s'écrit d'elle-même et que rien n'effacera.

13 mai 186..

San Pedro de Cardena, d'abord un ermitage, fut au sixième siècle érigé en monastère par la princesse doña Sanche de Castille, dont le fils Théodoric était mort à la chasse, pour avoir bu les eaux glacées de la fontaine *Cara digna* (Cardena). Un couvent consacra le souvenir. Vers l'année 872, les Arabes saccagèrent l'église et tuèrent deux cents moines. A chaque anniversaire du massacre, la source *Cara digna* jetait du sang; elle en a maintenant perdu l'habitude, et le plus beau titre de Cardena, c'est qu'il appartint au Cid, c'est que là furent mariés les époux héroïques, c'est que, dans ce château de Rodrigue, Chimène attendait son vainqueur, et qu'au bout d'une longue carrière tous deux y revinrent de Valence, elle veuve, lui mort. Longtemps l'église de Cardena garda les restes du sire de Bivar; le sanctuaire reçut le corps de Chimène; il renferma les dépouilles de leurs enfants; il abrita les ossements des féaux compagnons du guerrier; à l'heure où j'écris on y trouve encore leurs tombeaux.

C'est Cardena que nous allons visiter.

Nos voitures s'élèvent lentement sur les coteaux qui portent la Chartreuse de Miraflores où nous reviendrons ce soir. L'œil suit derrière les vastes clôtures la dentelle de pierre dont se frangent les arêtes du monument. Puis on ne voit plus rien, sinon ce vallon plein de fraîcheur qui s'en va mourir vers un fond de montagnes bleu noir, et devant soi l'espace nu, rocailleux, sans un arbre, sans un buisson, fondrières alternées avec les érosions de la roche, et cela mesure cinquante lieues de tour. Jetez-y des blés toutes les fois que le plateau se couvre d'humus, jetez-y des pierres lorsque le sol végétal fait défaut, vous aurez l'aspect.

Au bout d'une heure chevaux et voitures se sont dévalés par une pente de terre glaise. Là commence le domaine du Campador. Un vieil amas de constructions, en bas, c'est tout ce qui reste du château seigneurial.

Je me représente le Cid, avec ses gentilshommes bardés de fer, les chevaux emprisonnés comme les cavaliers dans cette formidable carapace qui pèse bien trois quintaux; je les vois pris dans l'argile pâteuse; à chaque élan Babieça y enfonce des quatre jambes; les autres pétrissent le sol, coursiers de hennir, écuyers d'enrager, pages de corner!

Et ma pauvre Chimène, quel séjour pour tromper ses ennuis!

Figurez-vous un immense plat à barbe, je n'ai pas d'autre image. Les bords du vase, très-élargis, se revêtent d'une maigre végétation de folles herbes jetée au hasard des ravins; un même niveau rabat l'horizon au même plan; quand on arrive au fond et qu'on lève la tête, on a pour se distraire cet ourlet mollement festonné, avec le ciel

gris ou bleu, qui lui sert de couvercle. Si le seigneur de Bivar n'eût possédé d'autre bien que les revenus de Cardena, la belle médaille de Saint-Michel pendue au collier de Chimène courait grand risque de s'en aller rejoindre chez les juifs le coffre plein de cailloux que leur avait confié mon Cid. Mais les Maures valaient mieux que les guérets; chaque coup de Tizona fauchait des épis d'or, et le Cid ne revenait point au logis sans gloire et sans doublons.

Le charme du lieu réside dans la solitude; oh! pour cela, complète. Il n'y passait ni voisins oisifs, ni train de chasse, ni litières de grandes dames, ni jeunes damoiseaux en quête d'aventures. Doña Chimène, entre doña Sol et doña Elvire, ses deux filles, y pouvait tout un jour filer la soie derrière le grillage des hautes fenêtres, sans qu'équipage galant ou bruit mondain lui fit mettre la tête à l'huis.

Ces demeures un peu sauvages ne sont pas dépourvues d'attrait. Aucun incident frivole n'y détourne l'âme de ses pensées ou le cœur de ses amours; nous y appartenons bien à qui nous possède; nulle incursion passagère, nul train de maraudeur n'y fait dans l'âme ces rapides traversées que marquent les destructions. Est-ce bien sûr? Au fait je n'en sais rien. Je crois assez pour ma part à la puissance des contrastes; l'esprit réagit volontiers contre les cachots qui prétendent l'asservir; les salons ont leurs trappistes dont les mains pâles tiennent quelque tête de mort; les déserts ont leurs Célimène dont la jupe galante traîne sur les bruyères au bruit de mille propos badins.

Chimène, la noble femme, attendait; chaste, ferme en son esprit, le cœur partout où bataillait Rodrigue. Et quand le cor du veilleur sur le donjon annonçait l'ap-

proche d'un messenger ; quand à la margelle des terres arides qui partagent l'horizon de leur trait morne, on voyait apparaître pennons et bannières ; quand la troupe se dessinait sur l'air assombri du soir ; lorsque la sentinelle comptait les chevaux, qu'un palefroi plus grand et plus fier prenait la tête ; la voyez-vous Chimène, toute tremblante, levée près de sa quenouille qui lui échappe des mains. Elle a regardé : — C'est mon Seigneur, c'est mon Cid ! — Le cœur lui bat si fortement qu'à peine elle se soutient. Elle descend les rampes de marbre ; ses dames l'ont suivie, elles ne peuvent l'atteindre ; son Rodrigue la trouve au seuil toute défaillante, il la prend dans ses bras ! Et c'est ici.

Un vieux bâtiment reste debout, je vous l'ai dit ; muraille sombre qu'appuient à droite et à gauche des tours carrées, découpées d'arceaux à leur sommet. Sur la façade qu'en 1759 restaura le roi Philippe V, une couronne de marbre surmonte la statue du Cid à cheval. Ce bras puissant, bien que mutilé, garde Tizona et continue d'abattre les têtes des païens. Quelques giroflées qui ont poussé sous les pieds de Babieça laissent tomber leurs grappes jaunes et s'échapper leur arôme. Deux lions debout, dans l'attitude héraldique, portent l'écusson du Campéador : Tizona et Colada, la croix au milieu, une chaîne autour, pour marquer l'exil, aussi pour dénoncer la fortune ennemie.

Je vous assure qu'en mettant pied à terre et qu'en pénétrant sous le porche, nous sentons quelque chose des émotions de Chimène.

Hélas ! le noble castel sert à cette heure de repaire à quelques prêtres condamnés. On les a confinés dans ces murs historiques. La cour, dépenaillée, triste et confuse d'un tel outrage, voit errer ces hommes flétris ; physiono-

mies farouches, figures mauvaises, qui promènent çà et là des regards sinistres et traînent leurs soutanes rapiécées derrière les colonnades qu'effleuraient le voile de doña Elvire ou la robe de doña Sol.

L'un des hôtes de céans, moins rébarbatif que ses compagnons, assez court de savoir, et qui mêle volontiers Romains, Goths et Maures en une même aventure, nous guide au travers du couvent.

Que je la trouve mélancolique cette déchéance des lieux, et que notre amour donne peu de durée aux objets qui lui furent précieux ! La plus belle renommée ne les défend pas contre la première brutalité du premier manant. Tantôt détruisant, tantôt restaurant, chacun les défigure à son gré ; celui-ci manie la truelle, celui-là tient le marteau, l'un comme l'autre ont démoli ; et s'il fallait connaître le bout de toutes les volontés, si l'on voulait peser la vanité de toutes les gloires, il suffirait de l'image des choses les mieux aimées, vingt ans après les plus belles morts.

Cependant nous avons franchi le préau qu'entourent les armoiries du Cid, jetées sur le mur en une frise élégante. Une voûte vis-à-vis du porche nous a menés dans le cloître.

Ces trois arcs soutenus de fines colonnes, cette sentence en caractères goths qui courent comme une broderie, mon Cid et Chimène les ont contemplés. Leurs pas erraient le long des corridors, dans cette ombre si blonde et si douce ; et le soleil jetait sur les dalles qu'ils foulaient de leur pied, les mêmes dessins charmants ; ces trèfles, ces ogives marquaient le ciel des mêmes découpures ; quelque rameau de ciguë s'y balançait comme il fait ce matin. Ils ont marché dans ces allées aujourd'hui dévastées ; les fontaines y chantaient ; les débris de leur palais n'en jonchaient pas le sol ; c'était le même ciel, c'étaient les

mêmes arceaux déliés, les mêmes fûts y jetaient les mêmes courbes enchanteresses. Et lorsque heurtant quelqu'un de ces vestiges, feuille d'acanthé, tête de vouivre, arabesque ciselée, tout émus nous demandons au prêtre s'il nous permet d'emporter une parcelle de ces trésors : le bonhomme nous considère, rit d'une oreille à l'autre, puis ramasse du marbre plein sa soutane, et nous donnerait un char de cailloux, comme il appelle ces restes, si nous voulions.

Parfois les lettres CC (Cid Campéador), retrouvées au coin d'un mur, nous rendent vivante la figure du héros. Ainsi tel objet misérable dont nul ne se souvenait, qui n'est rien, mais qui nous apparaît lorsque nous ne l'attendions plus, jette l'image bien-aimée toute palpitante devant nos yeux.

Entrons dans l'église.

Don Alonzo el Sabio y reconstruisit au douzième siècle le tombeau de Rodrigue et celui de Chimène. La nudité du vase prête au monument une ampleur que ne parvient pas à diminuer l'ignoble badigeon dont on l'a couvert. Des faisceaux de colonnettes y lancent très-haut l'arc orné de feuillage. La nef a beaucoup de jour et beaucoup d'air : ces deux poésies que les Maures léguèrent à leurs vainqueurs.

Mais nos regards vont où sont nos pensées. Ils nous mènent vers cette chapelle entourée d'écussons, vers ces deux grands cénotaphes, vers ces deux morts glorieux, couchés paisibles, le visage du côté du ciel. Le Cid, figure calme et forte, tient à deux mains l'épée dont la croix repose sur son sein, tandis que la lame inflexible suit les rigidités du corps. Chimène repose à la gauche du guerrier, dans sa grâce féminine ; le voile forme sur sa tête des plis abondants et chastes, un cordon de pierreries en fixe l'é-



toffe, puis le tissu descend le long des joues qu'il encadre, les doigts menus qui portent un chapelet en ont rassemblé les anneaux sur la poitrine ; le petit chien, celui qu'on voit aux sépulcres du moyen âge, sommeille sous les pieds de sa maîtresse. Malgré l'injure des démolisseurs, les traits sont restés purs ; le front a gardé sa modestie, la physionomie sa jeunesse, le corsage que pressait si bien la robe de mariage, son tour délicat.

C'est donc ici, qu'après maintes longues traites, le funèbre cortège de Valence vint déposer son fardeau.

Chimène, une fois dans l'enceinte sacrée, n'eut plus besoin de courage, elle put pleurer. Elle avait vu mourir son Cid. Là-bas, dans l'Alcazar qu'ombragent les palmiers, elle avait recueilli les dernières volontés de Rodrigue.

Les Maures serraient de toutes parts la cité que leur avait prise el Campéador. Et le Cid expirait. Alors, soulevé sur sa couche, tout resplendissant de la joie qu'il avait d'aller en paradis, car il croyait à Jésus d'une âme simple et droite ; triste de laisser Chimène et de quitter la bataille où il eût pu *bien faire* : — Ma bien-aimée, dit-il à Chimène, quand j'aurai trépassé, ne pleurez point. Ne témoignez aucun deuil, car il en adviendrait grand mal. Que si les Maures le savent, ils pourraient bien vous ôter la vie, et *j'en emporterais le chagrin*... Sur mon cheval Babieça très-bien équipé, vous placerez mon corps, et m'attacherez de telle sorte que je ne puisse choir, quoique Babieça coure vite. On mettra Tizona dans ma main droite ; à l'un de mes côtés ira l'évêque don Yeronimo ; de l'autre ira Gil Diaz, lequel conduira mon destrier. Vous, mon neveu Pedro Bermudez, vous porterez ma bannière déployée. Vous, Alvar Fañez de Minaya, vous rangerez les troupes

de façon qu'elles combattent Bucar. Je tiens pour très-certain que notre armée aura victoire sur lui : Dieu me l'a promis, partant la chose s'accomplira.

Puis, la bataille ordonnée et son âme remise à Jésus, Rodrigue règle ses affaires terrestres : — Babieça, mon bon cheval, recevra, quand il aura fini de vivre, une sépulture honorable. Je ne veux pas que les chiens dévorent celui qui rompit les os à tant de chiens ! On ne payera point pour moi de pleureuses, les *larmes de Chimène suffisent*. A ma bien-aimée je veux qu'appartiennent ces miennes terres que j'ai gagnées par ma valeur ; Chimène donnera là-dessus dix maravédis chaque année, pour marier des orphelines pauvres.

Tranquille et soumis, Rodrigue se fait apporter ses épées, Tizona et Colada. Il les prend dans ses mains : — Colada, et vous Tizona, comment ferez-vous sans moi !

Le Cid commande qu'on lui amène Babieça, il veut voir son destrier avant de commencer le grand voyage. Babieça, plus docile qu'un agneau, s'approche, ouvre de larges yeux, comme s'il comprenait son malheur : — Voilà que je pars, mon ami, voilà que votre maître va vous faire faute ! — Et le Cid a poussé le dernier soupir ; et tout est fini.

Non, rien n'est fini ; non, ni la vertu ni les bonnes renommées ne meurent point. Le Cid inanimé se tient droit sur Babieça ; son bouclier avec sa devise lui pend au cou, sa main droite serre Tizona ; après vient l'escorte, ils marchent à la bataille ; Chimène et sa suite attendent en silence que le Cid mort et qu'Alvar Fañez, son capitaine, aient vaincu les païens. Alvar Fañez va rudement de l'estoc ; il tue cette Mauresque tireuse de flèches qui chevauchait et guerroyait suivie de cent compagnes, il a raison d'elle et de

toutes; il pousse en avant. Le roi Bucar a vu soixante mille chevaliers blancs comme neige, et parmi ceux-là un guerrier prodigieux, portant la croix rouge sur sa poitrine, dans sa droite une épée de feu. Il prend la fuite, le roi Bucar; son armée éperdue, décampe après lui. La ville est sauvée, les chemins sont libres; et le triste convoi monte du côté de la Castille vieille, et le Cid, toujours debout, protège et conduit Chimène, ses éternelles amours.

Arrivés à San Pier de Cardaña, comme on attendait les rois gendres du Cid et ses parents, qui viennent lui faire honneur; Alvar Fañez propose de déposer le corps dans un cercueil couvert de pourpre et cloué de clous d'or. Mais Chimène ne voulut point ainsi: — Mon Cid a le visage beau, dit-elle, tant qu'il sera de cette manière il ne convient pas de le changer. — Quand doña Sol se présenta vêtue d'étamine noire avec ses damoiselles, Chimène le prit à mauvais gré. Elle veut de beaux habits, l'épouse du Cid Campéador; point de deuil, car: — Ainsi l'a ordonné mon seigneur, ainsi doit être fait.

Nos douleurs ont parfois de ces ivresses et comme de ces rayonnements qui projettent leur gloire sur la mort. La vie est la plus forte; elle dure, elle résiste; elle laisse dans les cœurs bien épris ces traînées d'un feu divin; ni le sépulcre ne les engloutira, ni les destructions n'en éteindront la flamme. Hélas! au premier choc du monde; hélas! à la première rencontre des réalités brutales, l'illusion disparaît. Ce voile tissé de lumière, tout à coup déchiré flotte en lambeaux; du ciel où l'on planait on tombe brisé sur la terre; il faut s'y traîner, Dieu le veut. Et Chimène devant le corps du Cid, pendant que pleuraient don Alonzo son roi, don Ramire de Navarre et don Pedro d'Aragon ses gendres, et que les chevaliers, et que les gentilshommes, et

que les compagnons du comte, tête basse, n'ont pas la force de regarder le pâle visage du Campéador ; Chimène, soudain possédée de son désespoir : — O soutien des croyants, s'écrie-t-elle, foudre du ciel sur la terre, fléau de la *morisme*, défenseur de la foi, n'êtes-vous plus ! Solitude, pourquoi n'enseignes-tu point à mon malheur la patience nécessaire pour souffrir un décret si dur ? — Or Chimène, dit le Romancero, ne put aller plus loin. Elle tomba pâmée, et presque morte.

Longtemps le Cid armé, assis dans son fauteuil (peut-être ce banc à dossier conquis sur le roi maure), demeura près de l'autel, Tizona à son côté, imposant, dans la double majesté de l'héroïsme et du trépas ; sa personne vaillante restait parée comme pour des noces ; son grave visage à demi caché par sa barbe blanche, conservait la sérénité glorieuse des meilleurs jours.

Pourtant il le fallut mettre au cercueil. J'imagine que Chimène crut l'avoir perdu pour la seconde fois.

Quelle paix ineffable, maintenant, de la sentir auprès de Dieu, là où son Rodrigue l'avait devancée ! Et jamais plus ni commandement de roi, ni batailles de Maures ne les viendront séparer.

On nous montre la fontaine des moines martyrs ; on nous fait descendre au fond du caveau très-ancien où les religieux perdirent la vie et gardèrent la foi. Le dessin des portes, l'ogive parfaite, toutes sortes de belles choses auxquelles on s'arrêterait en un autre site, ne nous ôtent pas plus du cœur le Cid que Chimène.

A cette heure notre caravane est repartie. Voitures, piétons, chevaux ont gravi les flancs de l'entonnoir, et la pha-

lange a disparu sans se douter que derrière soi elle laisse deux otages aux clercs pénitents.

Mon ami, c'était une de mes compagnes et moi-même. Le cocher, immobile sur son siège, attendait notre page, un petit homme de Burgos qui nous a servi de varlet. Celui-ci muse au jardin, dans le cloître, on ne sait où. Nous n'éprouvons aucune frayeur, oh ! non ; cependant il y a là des figures, pas trop bonnes, qui rien qu'à les voir donnent envie de s'en aller. Mais le moyen ! le cocher ne bouge point, le petit homme ne revient pas. Encore si nous pouvions *hablar* castillan ! Essayons. — Señor... Usted !... — A force de solécismes, de sourires et de gestes engageants, nous persuadons au cocher d'aller à la recherche du gamin. Le voilà qui s'ébranle ; il quitte son siège, saute à bas, s'engage sous le porche et s'y perd à son tour. Nous attendons sans mot dire. Cinq, dix minutes s'écoulent ; rien, ni cocher ni gamin. Les prêtres qui sont sortis pour nous voir ; abominables physionomies au rire narquois, à l'œil faux, se groupent et se rapprochent. Seules en face de ces honnêtes gens-là, je vous avoue qu'une belle peur nous tient. Y aller voir nous-mêmes, à d'autres ! cette cour où l'on s'enfonce et d'où l'on ne sort plus m'a tout l'air d'une souricière. Donc, nous restons blotties dans notre coupé, bien indifférentes et bien tranquilles en apparence. Ah ! mon Cid Campéador, où êtes-vous ! Parmi ces hommes sinistres un seul nous rassure, ce grand *hombre* à moustaches noires, la prunelle fauve, les traits durs, une figure qui ferait trembler au coin d'un bois ; mais ici, entourées que nous sommes de visages hypocrites et moqueurs, son regard décidé, qui va droit, nous semble une protection. Bon ! notre homme enfourche un cheval, il part ; nous voilà perdues.

Vous haussez les épaules ; moi aussi. Paisiblement assise devant cette feuille de papier, j'appelle très-volontiers nos terreurs une panique, et je veux croire ces clercs pénitents les plus hommes de bien qui soient dans toutes les Espagnes. Mais *l'heure était mauvaise*, ainsi disent les chroniqueurs.

Pendant l'effroi nous a donné courage. Nous sautons hors du coupé, tenant bien la portière ; prêtes à rentrer dans notre carrosse, à mettre l'attelage au galop, à lui faire prendre le mors aux dents (un miracle impossible), pour peu que bouge un des compagnons : — Ce mayoral ! demandons-nous d'un air résolu ; ce criado ! que deviennent-ils ? — je crois que jamais les bons prêtres n'ont passé si gai quart d'heure : — Appelez nos hommes, *pronto*¹ ! — Ils se regardent ; pas un ne branle.

Enfin, voici le cocher, voici le page. Adieu, castel du sire de Bivar ! Rossinante nous hisse le long des pentes ; nous remercions Dieu d'un cœur mal raffermi ; près de Miraflores nous retrouvons notre escouade, pas inquiète du tout ; et c'est cela qui nous fait enrager.

Quand on a bien cogné contre la grande porte de la *Cartuja*, il s'agit d'elle en cet instant, on entend frôler sur le parvis les sandales d'un chartreux ; le front loyal du religieux nous a vite fait oublier nos ermites de Cardena. Seulement ici la fable du *Lièvre* et des *Grenouilles* se renouvelle : c'est nous qui épouvantons le solitaire : — Que de dames ! *Que batallon!* s'écrie-t-il, et quelle visite pour un moine² !

¹ Et vite.

² Deux ou trois religieux restent à Miraflores pour veiller à la conservation du monument.

Le bon père se remet, non pas en fuyant, comme nous faisons tout à l'heure. Au contraire, il nous introduit dans l'église, et nous explique chaque détail avec une science qu'égale sa bonté.

Avant tout, le retable de bois dur que sculpta Gil de Siloé. Quelques parties en ont été dorées par le premier or venu d'Amérique. Un Christ colossal cloué sur la croix occupe le centre ; à gauche se tient le roi don Juan de Castille, père d'Isabelle ; à droite, la reine sa mère ; tous deux prosternés et les mains jointes. Sainte Catherine, saint Jean-Baptiste, les apôtres, les Pères de l'Église, les scènes du Nouveau-Testament, maints épisodes monastiques s'échafaudent en un monument pyramidal. L'artiste, une de ces organisations pour qui travailler c'est respirer, mit trois ans à dresser le retable, dans sa splendeur.

Mais l'œuvre merveilleuse, parmi les beautés de la *Cartuja* où tant d'arcs se dentellent, où tant de voûtes se découpent à jour, où tant de galeries courent évidées et légères, où tant de reliefs vigoureux ennoblissent les stalles du chœur, où la statue de saint Bruno vous regarde d'un œil si profond et croise des mains si délicates sur sa pauvre robe, c'est l'œuvre funéraire de Gil de Siloé ; ce sont les sépulcres qu'il exécuta, fouillant de son ciseau précis l'albâtre et le marbre, selon que le menait sa fantaisie plus capricieuse qu'une fée des contes arabes, selon que lui parlait son âme croyante, qui plaça les quatre évangélistes, têtes graves, fronts méditatifs, attitudes sobres et recueillies aux quatre coins du tombeau.

Lorsque Philippe II, son lourd monastère unefois terminé, vint visiter la chapelle aux cénotaphes ; lorsqu'il les eut longtemps considérés ; taciturne et le sourcil maussade :—Nous n'avons, murmura-t-il, rien fait à l'Escorial.

Je suis assez de son avis.

Au surplus, regardez avec moi les royales figures couchées sur leur lit de pierre ; examinez ces statuettes portées par les piliers ou nichées sous la guipure des capuchons ; étudiez les enroulements que soutiennent de leurs bras potelés ces enfants mutins et rieurs ; suivez ceux-ci qui, de leurs mains puériles, écartent violemment les mâchoires d'un dragon, ceux-là qui se disputent une oie effarée, ces marmots vengeurs qui grimpent follement de grappe en grappe, observez ce méchant gamin attaché de toute l'énergie de ses poignets à la langue d'un chien bénévole ; remarquez la transparence des feuilletts du livre de saint Luc ; arrêtez votre attention sur ce moine studieux, une paire de besicles en travers du nez ; et quand vous aurez tout admiré, jusqu'à sentir vos facultés engourdies, vous serez contraint de reconnaître avec nous que vous avez à peine effleuré ces richesses, et qu'il faudrait des mois, des années peut-être pour en bien apprécier les trésors.

Notre moine, un peu scandalisé de la promptitude française, et qui contemple depuis vingt ans sa chapelle sans avoir tout vu, dit-il, nous fait entrer dans les cellules désormais abandonnées des Chartreux.

Quiconque chérit le travail, ceux que la solitude n'effraye point, ne visiteront pas sans un soupir de convoitise cette chambrette nue mais claire, ouverte de plain-pied sous le péristyle, égayée d'un courtil, réchauffée du couchant ; et cette autre pièce au-dessus, calme, propre, secrète : un tout complet qui jadis formait le logis de chaque religieux. Aussi le bon chartreux, dont l'œil vif a surpris nos pensées :

— Vous seriez bien là, cet hiver, pour écrire votre voyage ?

— Certes ! mais voudriez-vous de nous ?

— Pourquoi pas ?

On se sépare avec un sourire, non sans s'être cordialement serré les mains.

Une dernière visite nous restait à faire. Il nous fallait voir encore une fois Chimène.

Mon ami, nous l'avons cherchée en sa suprême demeure. Nous avons mesuré ce peu de poussière qui reste d'elle, nous avons touché les ossements du Cid : reliques tant de fois arrachées à leur lit funèbre, si souvent promenées selon les caprices du pouvoir. L'hôtel de ville a tout réuni, pour jamais, je l'espère. Une modeste boîte en plomb renferme ce qui fut Rodrigue, ce qui fut Chimène. Et quand on tient sous son regard ces quelques poignées d'une chose qui ressemble à de la terre, mais plus pauvre, plus triste et plus informe ; lorsqu'on pense au cœur qui battit là-dessous, aux grandes actions qu'accomplit cette poudre, aux douleurs que ressentit l'âme captive, à tant de pleurs versés, à tant de victoires gagnées dont cette pourriture eut sa part, on sent bien que la noble dépouille comme l'hôte héroïque aura son jour de gloire, et que le Cid revivra, et que Chimène remontera du sépulcre, car Jésus est le Ressusciteur de notre poussière comme il est le Rédempteur de notre esprit.

14 mai 186...

Un wagon nous emmène loin de Burgos. La cathédrale qui grandit cache ses bases austères dans l'amas confus des toits grisâtres ; sa noble tête va chercher les premiers

rayons du jour ; un aigle plane à de suprêmes hauteurs sur ses pointes qui s'illuminent ; et voici que des collines se sont relevées. Les cultures emplissent les vallons, le terrain s'accidente, de petits près montent ou descendent semés de vergers. On sent au ton de l'herbe drue et bien portante que des haleines plus fraîches ont passé sur elle les Pyrénées qui s'avoisinent sortent de la ligne d'horizon, quelques crêtes en coupent l'azur, mais les sommets restent arrondis, et la chaîne qui meurt ici vers l'Océan, n'a point les hardiesses qu'on lui voit, lorsque inclinant ses pentes pour les baigner aux flots de la Méditerranée, elle se couronne de sa Maledetta hautaine, radieuse dans la chasteté des éternelles blancheurs.

Cependant les roches, à mesure que nous entrons au vif de la montagne, se sont redressées. Pancorbo, pauvre village qui semble garder le *Puerto*, nous montre la muraille des Maures, flanquée de tours rondes dont se festonne le tranchant du roc.

Nous l'avons rencontrée, l'enceinte arabe, au versant oriental, alors que gravissant les pentes qui nous séparaient de l'Espagne, des ailes aux pieds, toutes les ardeurs d'une belle conquête dans l'âme, nos yeux ont vu ce fil capricieux, jeté à travers les vallées et les cols, marquer la domination du croissant, et le grand pays se dérouler dans ses amples perspectives jusqu'aux derniers lointains. Notre phalange revient comblée des grâces de Dieu. Un monde nouveau nous a livré ses richesses. Vous, les pénitents noirs de Barcelone avec vos chaînes traînantes ; vous, les Scipions rêveurs parmi les bruyères, en face de la mer ; toi Valence assise sous tes orangers, vous les guitares et les rondeñas de Xativa, toi notre pauvre Florida échouée sur les rivages embrasés d'Alicante ; palmiers d'Elche, nopals

d'Orihuela ; et vous Carmen, Dolorès, Ramon, nos gitanas de Murcie ; et toi vieille Tolède avec tes juifs, tes Sarrasins et tes rois goths ; vous les Murillo, vous les Velasquez, vous les Ribera, génies qui étendez vos ailes sur Madrid ; et l'Escorial avec son antre où grondait la hyène, et Ségovie la belle, prise dans sa ceinture d'arceaux romains, avec son diamant more, son Alcazar au front ; déserts où vont errant les hirondelles, sombres figures de Valladolid ; Burgos l'héroïque et San Pedro de Cardena et les restes du Cid, vous passez lentement devant nous ; chacun de vos doux fantômes nous salue ; ils ont le sourire triste, le port majestueux, ils restent pensifs dans leur sérieuse Espagne.

Allez, une part de nous-mêmes y demeure avec vous.

Bien des prières montent vers Dieu pour ce peuple qui donna tant de preuves de son courage, tant de martyrs à ses convictions.

Car enfin, qui tue et qui meurt à cause de la foi possède la foi. Partout où le despotisme oppresse l'âme, c'est qu'il y a une âme ; les violences dont elle est l'occasion témoignent de sa vitalité. Les lames qu'il faut rompre afin d'en avoir raison, ce sont les solides et les bien trempées. La croyance qu'on querelle jusqu'au sang, c'est la résistante et c'est la définitive. De si nobles souffrances pour se gouverner soi-même, tant de sang chrétien qui a baigné le sol parce que le cœur voulait Dieu pour maître et n'en souffrait point d'autre, les douleurs comme les prouesses, tout assure l'avenir. Pas un de ces élans vers la liberté ne sera perdu ; ils ne sauraient l'être ; quiconque a pâti pour la vérité, la vérité lui demeure obligée ; chassée, elle reviendra ; les cendres de ses martyrs jetées au vent la rappellent ; nous verrons cela, j'en veux garder le ferme espoir. Déjà l'Évangile s'ément. Les fils de ceux que dévo-